

JOSÉ FERRATER MORA : MORDRE SUR LE RÉEL

Gilles LASTRA DE MATÍAS

Traverses

« Le souvenir du fruit défendu est ce qu'il y a de plus ancien dans la mémoire de chacun de nous, comme dans celle de l'humanité »

(Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*)

Les récits

José Ferrater Mora n'a pas examiné spécifiquement la question du mythe. Le mythe n'est pourtant pas absent de sa réflexion philosophique. Il faut d'emblée le considérer, non comme récit fondamental, mais fondamentalement comme récit, un récit et une narration (*muthos*). En quelque sorte, là où il y a récit, le mythe est à l'œuvre, il est en puissance. Et dans une double acception complémentaire : comme récit et comme mythification — qui relève de la crédulité, de la fabrication et réfection de croyances. Ce n'est donc pas la mythologie qui va nous intéresser pour l'instant. Le mythe s'insère plus largement dans la sphère des représentations : sociales, collectives, culturelles.

Dans *Cuatro visiones de la historia universal*, texte dont la première version date de 1945, Ferrater Mora analyse ce qui réunit et sépare les visions historiques de Saint Augustin, Vico, Hegel et Voltaire. Il s'agit de philosophies de l'impossible, comme le sont les philosophies de l'Histoire, puisqu'il s'agit de la recherche d'une raison de l'Histoire — un récit méta-historique, au-delà du récit historique des faits. Ferrater Mora parle de « visions » ou de « rêveries », et explicitement de « mythes »¹.

En tout état de cause, un point de jonction est cerné, entre le dire et le voir : dire est d'abord une vue de la pensée, une façon de voir.

El hombre en la encrucijada, écrit au début des années 50, n'est pas exactement une histoire de la philosophie. Il est question de replacer la philosophie dans l'Histoire, c'est-à-dire, de retrouver certaines articulations entre pensée et moment historique — moment de crise ou carrefour qui impose un choix et une attitude face au monde. Le récit philosophique

¹ *Cuatro visiones de la historia universal* — dans *Obras selectas* (I), Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1967, p. 319.

de la réalité est agissant : il inclut l'action et peut prescrire l'action. Ferrater Mora rappelle dans ce livre que le philosophe fait face au monde en tant que savant, son nom l'indique (*sophos*) — et être savant, consiste avant tout à « être ouvert à la connaissance »².

Ce qui nous permet d'insister sur ce lien constitutif qui existe entre philosophie et récit : la connaissance. Sans abuser de l'étymologie, on peut rappeler que celui qui « narre » est celui qui « sait » — ou mieux, celui qui sait dire ce qu'il sait. Et fidèle en cela, assurément, à la mythologie grecque ancienne, le philosophe est un narrateur qui entrecroise et produit de multiples narrations.

Pour le condenser en une formule : la relation du philosophe à la réalité est une relation de la réalité.

Ferrater Mora s'est installé dans les récits de la réalité qui sous-tendent ou visent une connaissance. C'est au sujet de la mort qu'il va développer et peaufiner ce qu'il a nommé l'« intégrationnisme » — *El ser y la muerte* (1962). La mort est une grande pourvoyeuse de récits, qui sont aussi des témoignages, forcément indirects — la mort est fatalement une expérience de la mort des autres. Le dernier chapitre du livre est une ébauche historique des croyances concernant la survie et l'immortalité humaines — à cet effet, Ferrater Mora parle de « représentations » (dans son introduction, il parle même de « mythes »). Une telle ébauche historique est le pendant d'une ébauche proprement intégrationniste, et ontologique, qui constitue l'axe directeur du livre.

Qu'est-ce que l'intégrationnisme ?

Il est un point de vue philosophique, dont Ferrater Mora ne retiendra finalement que l'aspect méthodologique : compléter et relier les savoirs, ré-concilier l'attention portée à la réalité humaine avec celle portée à la réalité matérielle-naturelle, deux domaines qui ont assez souvent fonctionné séparément et à partir de « concepts-limites ». L'un des maîtres mots intégrationnistes est la « tendance ». Le « -isme » de l'intégrationnisme est une manière de délier tous les « -ismes » doctrinaires, pour ressaisir la réalité dans sa complexité, autrement dit, pour « mordre sur le réel » (« morder sobre lo real ») — par ce même biais, Ferrater Mora définit l'intégrationnisme dans son célèbre dictionnaire de philosophie : « Mordre sur » y est opposé à « inventer », à inventer des réalités « supposées transcendantales »³. Il existe une affinité entre « mordre sur » et « parler sur » (« acerca de »). Toute l'appréhension langagière et conceptuelle du monde est en cause, toute son intelligibilité.

² *El hombre en la encrucijada — Obras selectas* (I), p. 378.

³ Cf. la définition du *Diccionario de filosofía* extraite de l'édition de Josep-Maria Terricabras (1994) sur le site www.ferratermora.com (« The encyclopedist ») ; pour les autres définitions utilisées ici, nous renvoyons à l'édition de 1988 (Madrid, Alianza).

Mordre sur

Ce « mordre sur » apparaît à plusieurs reprises dans les écrits de Ferrater Mora. Dans *El hombre en la encrucijada*, ceux qui croient à la primauté de l'idée pour expliquer la réalité historique, ne font que « mordre sur le vide »⁴ — la philosophie aurait l'habitude de « se mordre la queue », faute d'avoir autre chose sur quoi mordre⁵. Dans *El ser y la muerte*, une position empiriste lui fait rejeter le rationalisme, qui ne sait mordre que sur un univers absolu, déjà accompli⁶. Détail intéressant, pour l'entrée « mythe » de son dictionnaire de philosophie, Ferrater Mora utilise l'expression « mordre sur » à propos des sceptiques qui mordirent malgré tout sur les croyances mythiques. Car l'expression, liée à la notion d'intégration, renvoie à la saisie et au chevauchement. Qu'est-ce que la pensée intègre, à quoi s'intègre-t-elle ? Est-ce qu'elle mord à l'hameçon d'une croyance ?

L'intégrationnisme a été un refus des absolus, une recherche d'objectivité, d'une raison du raisonnable. Dans une certaine mesure, le réel n'est pas opposable à l'apparence : s'il fallait l'opposer, ce serait davantage à l'essence (comme nature permanente). Nous sommes toujours dans la sphère des représentations, au croisement de la narration et de la cognition. Le réel est la représentation qui tend vers l'objectivité et le raisonnable, vers les conditions d'une représentation la plus objective et raisonnable.

Le réel est également le « monde réel », la réalité comme continu de la réalité, des réalités interdépendantes ou émergentes qui font le monde : le continu physique-biologique-social-culturel. La pensée de Ferrater Mora est une pensée du continu. Ce qui est déterminant au moment de penser une éthique. Mordre sur le réel c'est avoir prise, garder prise sur le continu de la réalité. Ce n'est en rien s'adapter à la réalité : le « mordre sur » est à prendre au sens d'une insatisfaction, avec sa tendance à la résistance.

Ainsi, du point de vue de la connaissance, Ferrater Mora rejette tout idéalisme — l'idée ou la représentation n'est pas extérieure à la réalité comme si elle appartenait à une autre réalité : simplement, dans la relation entre l'homme et la réalité, la réalité n'existe que relative à l'objectivation par laquelle l'homme connaît — la réalité n'existe que par ce contact, cette transformation, cette transaction. Ferrater Mora en a tiré une conséquence anthropologique :

⁴ *El hombre en la encrucijada*, p. 474.

⁵ « La filosofía : entonces y ahora » (1963), *Las cosas claras — Obras selectas* (II), Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1967, p. 254.

⁶ *El ser y la muerte — Obras selectas* (II), p. 330.

en tant qu'animal, l'homme se distingue parce qu'il est *homo pictor*⁷ : il a la faculté de (se) représenter, de donner sens.

Néanmoins, si la faculté de représentation est libératrice (libératrice de l'emprise du monde, en l'objectivant), il est indispensable, en revanche, de savoir se libérer de certains récits déployés grâce à cette même faculté de représentation. Il y va de toutes les formes de mythification. La démarche de Ferrater Mora est profondément démythifiante. Il suffirait de penser au texte « Variaciones sobre la tontería » (1959)⁸, où il s'en prend aux stéréotypes culturels. Ferrater Mora s'est défait autant des mythifications que des auto-mythifications, et à commencer par lui-même. Il n'a pas versé dans la mythification de l'exil ou de la patrie — pas plus pour l'Espagne que pour la Catalogne.

Il est probable qu'un certain détachement par rapport à l'origine, première pourvoyeuse de récits, ait été pour Ferrater Mora une nécessité intellectuelle. C'est exilé qu'il a essayé de décrire des « formes de vie » catalanes (1944)⁹, description qui travaille au cœur du mythe (le mythe identitaire). Il est surtout frappant de retrouver dans les « formes de vie » catalanes — que sont, selon lui, la continuité, le *seny*, la mesure et l'ironie — ce qui, au fond, caractérise sa philosophie, précisément, un « mordre sur le réel » : la juste distance critique qui soit une adhésion au monde. Ni une position de surplomb, ni l'engluement aveugle dans le vécu.

Fenêtre

C'est à rebours de toute mythification que se découvre la trame de la pensée de Ferrater Mora, qui a parlé explicitement de « démanteler des mythes et dissiper des illusions¹⁰ ». Il s'agit bien de la trame de sa pensée : c'est-à-dire, la propre narration de sa pensée, sa pensée telle qu'elle se laisse raconter — le récit du réel. Et la connaissance qu'il implique est avant tout non dogmatique. Ferrater Mora a souvent insisté sur ce point : la philosophie s'applique à une connaissance faillible, perplexe, provisoire — le philosophe a l'attitude d'un spectateur et de celui, qui, selon la métaphore narrative par excellence, laisse toujours quelques fils dépasser (« cabos sueltos »¹¹), laissant le récit en suspens et ouvert à l'imprévu.

⁷ Cf. *Las palabras y los hombres* [1971], Barcelona, Ediciones Península, NeXos, 1991, p. 19 — expression empruntée à Hans Jonas.

⁸ Inclus dans *El arte de escribir — Obras selectas* (II), p. 185-191.

⁹ *Las formas de vida catalana* — dans *Obras selectas* (I).

¹⁰ Soit : « desmantelar mitos y disipar ilusiones », dans l'introduction de la première édition, *Las palabras y los hombres*, p. 10.

¹¹ *De la materia a la razón* [1979], Madrid, Alianza, Alianza Universidad, 1983, p. 194.

Cette connaissance non dogmatique va de pair avec une éthique. Ferrater Mora, là également, veut échapper à tout idéalisme : il substitue au système déontologiste, un système de préférences, mis à l'épreuve par la situation concrète, un système de fins qui ne justifie pas tous les moyens¹².

Sa conception de la connaissance philosophique et l'éthique attenante ont présidé à une autre de ses activités : l'écriture d'articles destinés à la presse. Ferrater Mora conserve l'attitude du spectateur et ouvre ce qu'il appelle une « fenêtre sur le monde » (« ventana al mundo »). Cette fenêtre est une manière de rester au contact du monde et de ne pas être étouffé par son propre monde : éviter l'« autophagie »¹³.

Ce n'est pas un hasard si les deux recueils de ses articles sont présentés comme des « dictionnaires pour notre temps »¹⁴ : ils sont un peu la contrepartie de son dictionnaire de philosophie. Plus que de promener un miroir sur le monde, selon la célèbre formule, Ferrater Mora a promené un miroir sur le miroir du monde qu'est tout média de communication. Il s'installe dans la relation journalistique, pour y installer le temps de la réflexion. Il se met à contretemps et à contre-récit : à contre-récit et à même la narration historique des événements, là où l'information secrète la manipulation, là où, justement, la mythification est en acte. On s'imagine avec quel amusement Ferrater Mora s'est installé au sein d'une narration historique qui mord et fait mordre davantage sur le mythe que sur le réel.

Cette fenêtre sur le monde est ouverte sur une fabrique d'illusions, d'où certains thèmes critiques de prédilection tels que l'image télévisuelle, les phénomènes de célébration, le marketing politique, la malléabilité de l'opinion, les perversions discursives. Il faut dire que Ferrater Mora, alors établi aux Etats-Unis, a l'exemple de la société reaganienne.

Sous la dent d'Ève

Une autre fenêtre sur le monde a été pour Ferrater Mora la petite fenêtre de l'appareil photographique et surtout de la caméra — il n'a pas été qu'un penseur du cinéma, mais un cinéaste-documentariste. Pareillement, la fiction narrative a été une fenêtre supplémentaire sur

¹² Une explication de son éthique, raccordée à la réalité comme continu de réalités émergentes est donnée dans l'introduction au livre en collaboration avec Priscilla Cohn (*Ética aplicada. Del aborto a la violencia* [1981], Madrid, Alianza, 1991, p. 11-40).

¹³ Cf. la conclusion du prologue et « El libro en la encrucijada », *Ventana al mundo*, Barcelona, Anthropos, Ámbitos Literarios/Ensayo, 1986, p. 12 et 97-101.

¹⁴ Le second recueil est posthume et précisément sous-titré comme tel : *Mariposas y supercuerdas* (Diccionario para nuestro tiempo), Barcelona, Península, Historia/Ciencia/Sociedad, 1994.

le monde. Dans l'ordre des représentations, se joue le rapport entre imaginaire conditionné et imaginaire créatif, entre reproduire et produire, entre réel et possible.

Il y aurait beaucoup à dire sur la création littéraire de Ferrater Mora ; contenterons-nous d'une seule nouvelle¹⁵, parmi celles qui puisent dans la mythologie, et, pour reprendre ses termes, placent quelques figures féminines « au bord de la légende ». Il faut évidemment entendre le légendaire en rapport à la lecture, comme ce qui s'inscrit dans un mouvement inhérent de réécriture. En l'occurrence, il s'agit d'une nouvelle particulièrement inventive, qui traite d'une entrevue avec l'Ève biblique : « Entrevista con Eva »¹⁶.

Une « entrevue » plutôt qu'un entretien, étant donné que le récit commence par une Ève, en effet, entre-vue, lorsqu'elle sort du Paradis terrestre, au milieu des chérubins aux épées flamboyantes. Adam est encore à l'intérieur du Jardin d'Éden, en train de se cacher ou de négocier. Le récit nous situe dans un entre-voir (un apercevoir) et dans un entr'écouter (un ouï-dire) puisque les animaux qui attendent à l'extérieur pour l'entrevue ont déjà entendu parler des péripéties du premier couple humain et sont impatients d'obtenir des détails et des confirmations. Par conséquent, Ève est d'emblée et par excellence au bord de la légende, à la frontière désormais franchie entre le mythe paradisiaque et l'Histoire.

Or, Ève est logée, et le lecteur avec elle, dans un enchevêtrement de récits, que l'on pourrait résumer comme suit : l'entrevue est le récit par Ève du premier chapitre de *Genèse* (divisé en deux récits que sont la création du monde et l'introduction de l'Homme dans le monde) ; l'entrevue est donc un récit dans le récit, à son tour pris dans la narration de la nouvelle ; car le narrateur reprend, en l'aménageant et en le modernisant, le texte de l'entrevue établi et déjà remanié par l'archéologue qui l'a découvert ; cette archéologue¹⁷ a établi la vérité historique de l'entrevue alors qu'Ève, elle, rétablit la vérité sur ce qui s'est passé dans le Paradis ; en somme, dans le récit de l'entrevue, doublement retouché par l'archéologue puis par le narrateur, Ève donne la version réelle de l'histoire contre ce qui avait fait rumeur parmi les animaux de la terre et moyennant un Porte-parole de Dieu, aussi fabulateur qu'Adam lui-même (fabulateur, soit inventeur de faux récits).

Toutefois, un autre récit traverse l'enchevêtrement des récits : c'est la pensée de Ferrater Mora, qui est, nous l'avons dit, démythifiante. Une démythification adossée ici au

¹⁵ On notera que la plupart des nouvelles de *Voltaire en Nueva York* (1985) — ensemble qui reprend et amplifie *Siete relatos capitales* (1979) — émanent de scénarios de films : et tout particulièrement « Everydayness » et « The Call », respectivement « La vida cotidiana » et « La llamada ».

¹⁶ Dans *Mujeres al borde de la leyenda*, (avec prologue de l'auteur, épilogue de Priscilla Cohn et *Reivindicación de Babel* de J. Ferrater Mora), Barcelona, Círculo de Lectores, 1991, p. 77-119.

¹⁷ Qui se nomme Vera Kotchina (accusée de crypto-judaïsme ou de crypto-christianisme : pour qui connaît l'histoire des Juifs convertis et des « marranes » en Espagne, s'entend dans le nom « Vera Kotchina », le « verraco » et la « cochina », le verrat et la cochonne).

récit d'Ève dans l'entrevue : on y reconnaît principalement la mise en cause du créationnisme, d'une éthique anthropo-centrée, d'un anthropocentrisme qui est souvent un virilocentrisme. Sous l'égide d'Ève, la Vivante, c'est tout le vivant qui est sous-entendu. Et l'épisode crucial du mythe paradisiaque est, bien sûr, celui de la pomme. Accessoirement, la cueillette ramène à la lecture-légende. Cependant, il y a une allusion à la morale répulsive de la prohibition¹⁸ : Ève cueille le fruit défendu, et elle le cueille sur terre tout en l'arrachant au ciel — car son geste défie le commandement divin, il défie un ordre surnaturel et naturel à la fois, dans la simple mesure où le fruit est une naturalisation du surnaturel : le même impératif catégorique sourde dans le commandement divin et dans la loi de la nature.

Ève a un geste, pour ainsi dire, antinaturel, fondateur d'individualité et de culture : elle préfère. Elle relie vie et sens — ceci, contre le vieux dualisme anthropologique, qui met la femme exclusivement du côté de la nature. Quoi qu'il en soit, un élément précis retient l'attention. L'épisode de la pomme, tel qu'il est raconté par l'Ève de la nouvelle, fonctionne comme une allégorie de la pensée de Ferrater Mora — allégorie du « mordre sur le réel » : Ève mord dans la pomme de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Le fruit paraît pourri au premier regard, mais convaincue par le serpent, contre les apparences, Ève s'en approche ; voilà qu'il est, soudain, beau et juteux :

Menos mal, porque si hubiera seguido siendo esa podredumbre que había visto antes, nunca me habría atrevido siquiera a hincarle el diente. Casi todos los hincué y me llevé a la boca un buen pedazo.¹⁹

Moyennant le rapprochement aussi implicite que significatif entre la saveur et le savoir, en latin et en espagnol, le fait de mordre expulse du jardin, oblige à affronter l'Histoire, la consistance historique du monde. La fiction termine par la sortie d'Adam, blessé, amoché. Ève l'aide et le guide dans le « Labyrinthe de l'Histoire » (derniers mots de la nouvelle). L'allusion au fil d'Ariane semble inévitable. Le labyrinthe narratif n'était qu'une introduction à l'autre construction inextricable de récits qu'est, que sera, l'Histoire des hommes, pour qui, faire le départ entre le bien et le mal, aura d'abord été faire le départ, *mordicus*, entre le réel et le mythe.

Aucune nostalgie du Paradis. Afin, certainement, de suggérer que le réel a une part nécessaire de rêve, ou d'espoir, à l'autre extrémité eschatologique du Paradis, Ferrater Mora s'était déjà penché sur le labyrinthe des récits apocalyptiques : le labyrinthe du rêve de

¹⁸ Cf. les observations de Ferrater Mora dans *De la materia a la razón*, p. 169-170.

¹⁹ « Entrevista con Eva », p. 104.

Leopoldo, professeur de littérature classique, le protagoniste de *Regreso del infierno*. Tel un Ulysse en Béotie, Leopoldo préfère être retenu dans son rêve infernal par Felicia, mythologiquement rebaptisée Calypso, que revenir dans l'enfer du quotidien. Partant, le roman finit sur une nostalgie de l'enfer (« Nostalgia del infierno »). Ultime scène avant le réveil de Leopoldo, Calypso observe *Le char de foin* de Hieronymus Bosch, s'appêtant à prendre place dans la partie centrale du triptyque vivant recréé par des artistes millénaristes — la partie dédiée à l'Histoire. Calypso, la bien nommée, dit alors simplement ce que l'épisode de la pomme cache ; la main tente de cacher ce que les dents devaient ne pas mordre, tout le fantasme de la *vagina dentata* : « "Lo de la manzana ya lo sé, pero nunca lo he entendido. Las mujeres siempre tenemos la culpa de todo. Mira, Eva, será Eva, ¿ no ?, no sabe dónde ponerse la manito" »²⁰.

Bibliographie

- FERRATER MORA, José, *Obras selectas* (I), Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1967.
- *Obras selectas* (II), Madrid, Editorial Revista de Occidente, 1967.
 - *De la materia a la razón* [1979], Madrid, Alianza, Alianza Universidad, 1983.
 - *Ventana al mundo*, Barcelona, Anthropos, Ámbitos Literarios/Ensayo, 1986.
 - *Diccionario de filosofía*, Madrid, Alianza, éd. 1988.
 - *Regreso del infierno*, Barcelona, Ediciones Destino, Áncora y Delfin, 1989.
 - *Mujeres al borde de la leyenda*, (prologue de l'auteur, épilogue de Priscilla Cohn et *Reivindicación de Babel* de José Ferrater Mora), Barcelona, Círculo de Lectores, 1991.
 - *Las palabras y los hombres* [1971], Barcelona, Ediciones Península, NeXos, 1991.
 - avec Priscilla Cohn, *Ética aplicada. Del aborto a la violencia* [1981], Madrid, Alianza, 1991.

²⁰ *Regreso del infierno*, Barcelona, Ediciones Destino, Áncora y Delfin, 1989, p. 203.